

Ce numéro contient  
LA PETITE ILLUSTRATION (Série Théâtre) : Le Répét, par M. Pierre Frensdale.

# L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 30 SEPTEMBRE 1922

87<sup>e</sup> Année. — N° 4152.

Maxime NORMAND, éditeur en chef.



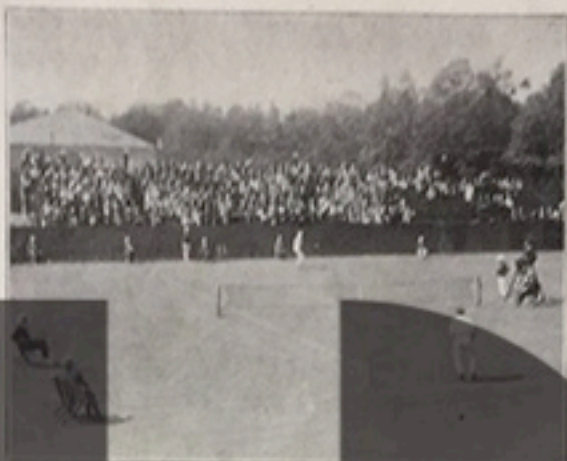
## AU BALCON DU G. Q. G. INTERALLIÉ DE CONSTANTINOPLE

Le général italien Mombelli, le général britannique Sir Charles Harington, commandant en chef, et le général français Charpy.

Phot. Ercle (Paris News), prise spécialement pour « L'Illustration ».



Jean Borotra à l'entraînement.



Une rencontre France-Australie aux Étoiles de France.



Jean Borotra au cours de son jeu.

LES CHAMPIONS DE TENNIS AUX ÉTATS-UNIS. — Photographies prises par « Tennis et Golf ».

résumant l'expression populaire aux États-Unis par ses joueurs ; nous en donnons les détails dans le « Tennis » de ce numéro. Quant à Borotra, si son jeu est devenu digne il est cependant étonnant et je reste persuadé qu'il est presque certain de battre O'Hara Wood. C'est celui des joueurs français que nous citons le plus souvent l'occasion de rencontrer en dehors de l'épreuve de la Coupe Davis, et je dois dire qu'il est au moins sympathique à tous ceux qui l'ont approché. Il joue d'ailleurs en chaque occasion qu'il joude la coupe internationale, très certainement, et qu'il peut avoir certains jours de dans de grande tenue (tennis précis). En particulier le jour où, avec Max Faudry, il battit Mrs Mallory et Dean Mathew, il fut, en tous points, remarquable.

Et voilà comment ce jeune Biscopien de servir aux pays.

#### LA DÉFAITE DE CARPENTIER

La lutte a reçu un coup dur, le 24 septembre, sur le ring dressé dans l'ancien stade Buffalo, aux portes de Paris.

Une agilité, une adresse et une vigueur singulières ont en raison de la règle, trop confiante en soi, et de la science pure du « noble art ». L'athlète blanc qui incarnait depuis tant d'années, aux yeux d'une foule idolâtre, la lutte noble, et qui l'idéalisme, a été battu, et bien battu, par un nègre à peu près inconnu il y a quelques mois encore : Carpentier, mais knock out au 6<sup>e</sup> round par le Brésilien Battling Siki, jout du monde, vainqueur de champion d'Europe pour toutes les catégories et de champion du monde des poids mi-lourds.

La seule perspective d'un combat auquel participait Georges Carpentier avait attiré au nouveau stade Buffalo, dont on avait bâti la construction pour cet événement, une foule qui devait dépasser 40.000 personnes et qui produisit, en

total cas, une recette de 620.000 francs. La vision de ce fourmillement humain, toujours multiplié, toujours plus pressé, sous les yeux, disciplinés et en costume, en tenue, des braves gens, des bourgeois et des élites, dans l'arête immense de stade consacré de beaux jours, était, à elle seule, un spectacle rare, un spectacle sans précédent. On imaginait, on évoquait les grands rassemblements des gladiateurs et des fauves. Depuis vingt ans les Français, et la France, — une fois il y avait eu, en son grand nombre de spectateurs, un autre jour

champi) ils ont toujours le même goût des jeux violents de l'arène. Mais, les stades et les cirques lentement vidés en maçonneries massives par des milliers de manœuvres dévoués une impression de puissance indétruite. Celle-ci, soustraite en très peu de jours, presque en quelques semaines, avec un personnel relativement restreint, présente un caractère de charge métalliques, semblables de leur à des toiles d'araignée, et donne, sous le signe soit seule de sa tristesse, en dépit, et peut-être même à cause de ses dimensions exceptionnelles (200 m.

de longueur sur 200 de largeur) une impression de légèreté et presque de grâce aérienne.

Mais surtout les spectateurs qui s'attendaient à une manifestation. Tous les yeux convergent également sur le ring où Carpentier, tombé par des attraits fantastiques sur sa forme actuelle et sur la force de son adversaire, et trop préoccupé de parler pour les crieries lorsqu'on lui, se laisse malicieusement surprendre et même surprendre coup qui l'étonne. Il veut se redresser et se mettre à l'ouvrage. Il est déjà trop tard. Il est décomposé. Les rouses se succèdent, en dépit de sa force. On le voit, de minute en minute, plus irrémédiablement perdu. Et il est navrant de voir le visage de cet athlète courageux et si fier maintenant, une défense véritable, comme une « tête à marteau » de jeu de faire, aux poings d'un adversaire qui s'acharne, tendant un œil, fermant les lèvres, dédaignant le nez d'où ruisselle le sang, jusqu'à l'échec définitif.

L'écroulement du pugiliste qui, toujours victorieux avec élégance jusqu'à sa rencontre avec Dempsey, eutribra si longtemps au développement de notre prestige athlétique, déconcerta sans doute de la lutte professionnelle plus d'un amateur habitant, ramblers dans tous les cas à de multiples proportions l'épouvante d'un certain public pour les spectacles qui tendent à devenir l'opérette non plus seulement de l'arène, mais aussi et surtout de la halle.

Et la défaite de Carpentier dans des conditions si lamentables devait avoir un résultat, il n'y aurait sans doute pas lieu de le regretter.

—

#### KINGSTON ET NON KINGSTON

Une erreur typographique nous a fait orthographier Kingston le nom de la ville où se trouve le Collège militaire royal du Canada, auquel nous avons consacré un article et des photographies dans notre numéro du 23 septembre. C'est Kingston qu'il faut lire.

A la fin du 6<sup>e</sup> round, Carpentier, définitivement abattu, roule dans les cordes.

Le match Carpentier-Siki. — La foule autour du ring, dans l'arène du stade Buffalo, pendant le combat.



### L'INCENDIE DE SMYRNE ET LA FUITE DE LA POPULATION

En haut de la page : l'incendie vu de la rade ; le foyer principal ; à droite, en arrière des quais, est celui du quartier arménien ; le Consulat de France se trouve en dehors de la photographie, à gauche ; des chaloupes chargées de réfugiés italiens et grecs vont demander asile au vapeur *Sardaigne*. — En bas : embarcations contenant des réfugiés italiens et grecs, fuyant la ville incendiée et qui viennent assister le *Sorin* ; au loin, le *Sardaigne* et la silhouette de la ville, dans la fumée de l'incendie. — PH. BRUN (P.M. N. 102)



A Jérusalem, dans la salle de réception du palais du Gouvernement : lecture de l'ordonnance royale sommant sir Herbert Samuel haut-commissaire britannique en Palestine. — *Paul C. Faut*

sur pacifique et favorable à une reconnaissance arabe et juïque sur ce sol historique. « Lorsque le jour sera venu pour l'Angleterre, ajouta-t-il, de résigner son mandat, puisse-telle laisser une Palestine prospère, confiante en ses forces et capable de se gouverner elle-même. » Il salua aussi en termes émus le maréchal lord Allenby, qui, pendant la grande guerre, fut le libérateur de la Palestine, et l'émir Abdallah, qui, « à la tête de

ses formations arabes, a apporté aux Alliés un si précieux concours dans la guerre, puis pour le rétablissement de l'ordre et de la stabilité dans la région transjordanique ».

Cependant la confirmation des pouvoirs de sir Herbert Samuel, qui appartient à la religion israélite, n'a pas été sans provoquer quelque émotion dans les milieux chrétiens et musulmans : pendant cette journée de

11 septembre, tous les magasins des israélites de Jérusalem sont restés fermés et les artisans n'ont pas travaillé, à la demande des comités arabes et chrétiens, en manière de protestation. Il semble toutefois que l'entrée en vigueur du nouveau régime mette fin à une agitation sourdement entretenue par les adversaires palestiniens du mandat, et qui avait donné lieu aux troubles de Pâques 1920, de mai et de novembre 1921.



Le monument, œuvre du statuaire Jacques Fremont-Meurice, élevé sur la crête du Mort-Homme, à la mémoire des héros de la 69<sup>e</sup> division.

## LE MONUMENT DU MORT-HOMME

Sur la crête du Mort-Homme, aux pentes défilées, au sol retourné et raaté, un monument éternel dénommé le souvenir des héros de la 69<sup>e</sup> division qui, en mai et juin 1916, accomplirent les sauts multiples de l'ennemi sur cette position au nom saint. Dans la seule journée du 21 mai, quatre divisions fraîches lancèrent seize attaques successives, et l'on a évalué à 50.000 hommes les forces allemandes qui tentèrent d'escalader les pentes du Mort-Homme et celles de ses voisins, la non moins fameuse crête 304. L'offensive continua le 23, principalement sur le Mort-Homme. Mais, malgré tous ses efforts ce jour-là et les suivants, l'ennemi ne put réussir à tourner la position dont nous conservâmes les pentes Sud-Est et dont nous réoccupâmes la crête Sud-Ouest, le 15 juin, en annulant les succès offensifs qui, en 1917, devaient nous remettre en possession de la totalité du Mort-Homme. Dans les combats de mai et de juin 1916, la 69<sup>e</sup> division avait fait des pertes effroyables. Les combats de 4.000 des nôtres ont exploré le sommet français où s'éleva aujourd'hui le monument commémoratif, œuvre du statuaire Jacques Fremont-Meurice.

Le soldat qui se dégagea des entrées, se releva qui, avant de devenir prisonnier, ramassa, un doigt dans les mains, pour contempler le ciel défilé par la victoire, ce Mort dénoté est, en ce lieu, d'une étonnante signification symbolique.

Dimanche, en présence des généraux Nivelle et Dethlefs, Daillet, gouverneur de Verdun, et du général Taufflieb, commandant du 33<sup>e</sup> R.I., qui commanda les héros de la 69<sup>e</sup> division, le monument fut béni par M<sup>re</sup> Guiselin, archevêque de la cathédrale de Verdun. Le général Taufflieb évoqua le souvenir de la résistance héroïque contre laquelle, en 1916, se brisa l'offensive allemande, résistance qui devait rendre possible, quelques mois après, d'autres héroïsmes et d'autres sacrifices, ceux des soldats américains qui repoussèrent à quelques kilomètres de ce lieu, dans le ravin de Romagne, après avoir porté l'un des derniers coups au militarisme allemand.

Un défilé de l'American Legion et plusieurs personnalités américaines assistèrent à cette cinquante-cinquième et nos alliés des Etats-Unis ne pouvaient pas se pas être représentés, puisque c'est de ces mêmes tranchées et des tranchées voisines que les troupes

américaines s'élevèrent, en 1918, lors de l'offensive qui les conduisit à Metz, à Montfaucon, à Verdun, à la Meuse et au quartier général des kempfers.

## LA FIANCÉE DE GUILLAUME II

Guillaume II, qui supporte mal l'obscurité et la solitude de sa retraite à Doorn, vient de se remarier.



La princesse de Schönaich-Carolath, fiancée à Guillaume II, et trois de ses cinq enfants. — *Fig. Paris.*

dans l'actualité une entrée doublement bruyante : il se remarie et il publie ses mémoires.

Ces mémoires de l'ex-kaïser, dont l'agence Eddie a acquis le droit de reproduction en France, le publie en feuilletons chaque jour, depuis le début de cette semaine, de longues extraits dans tous les journaux. Ils embrassent la période qui s'étend de 1878 à 1918 et la grande guerre n'y occupera que les quelques chapitres de la fin. En attendant à ce plaidoyer pro domo une ample publicité, la presse française a témoigné de libéralisme et d'intelligence. Si elle avait fait le silence, quelle argumentation la propagande allemande n'eût pas manqué d'en tirer ! La France n'a rien à redouter des révélations de Guillaume II et elle possède tous les documents nécessaires pour réfuter ses imputations mensongères ou infirmes.

Quant au mariage de l'ex-empereur, voici quelque temps déjà qu'il avait été annoncé, puis démenti. Cette nouvelle avait, en effet, été très mal accueillie dans les milieux monarchiques et dans la famille impériale. Le kempfer est resté à ce sujet, avec son père, une personne vive qui aime à se battre, et il a fait publier, le 18 septembre, par son conseiller intime Berg, une communication à la presse, fixant au mois de novembre vraisemblablement, la célébration de sa nouvelle union. Le kempfer semble en avoir pris son parti, puisqu'il s'est associé au mariage, et les journaux progressistes eux-mêmes le kaïser en lavant la tristesse de son indécision. Ils ajoutent qu'il s'agit d'un déferment de la vie privée qui ne saurait avoir aucune répercussion dynastique, puisque la princesse n'aura même pas les droits d'une épouse organique.

La fiancée de Guillaume II est la princesse Hermine von Schönaich-Carolath. Elle aura trente-cinq ans le 17 décembre prochain. Elle est née princesse de Reuss. Son frère, le prince Henri XXIV, est le chef de la branche aînée des princes de Reuss. Elle avait épousé en premières noces, le 7 janvier 1907, le prince Jean-Georges de Schönaich-Carolath, d'une vieille famille noble prussienne remontant au quatorzième siècle. Son premier mari, qui est mort seulement le 7 avril 1920, lui a laissé cinq enfants, trois garçons et deux filles, dont l'aîné a quinze ans et le plus jeune quatre ans. La princesse avait fait à Doorn, en printemps dernier, un séjour d'une semaine. Elle avait inspiré une vive sympathie à Guillaume II, qui demeurait, depuis lors, en correspondance avec elle. C'est un mariage d'amour que fait, à soixante-trois ans, l'ex-kaïser.